



Un nouveau regard sur Keynes

La trilogie de Robert Skidelsky

Anand Chandavarkar

Pour beaucoup, Keynes est le grand économiste du XX^e siècle. Une biographie érudite publiée récemment mesure les effets du temps sur sa réputation.

LA PUBLICATION du dernier volet de la remarquable trilogie de Robert Skidelsky — *John Maynard Keynes: Fighting for Britain, 1937–1946* — est l'occasion idéale de dresser un bilan de la vie de Keynes et de l'héritage que nous a légué cet économiste réputé le plus créatif et le plus influent du XX^e siècle. Comme l'indique le sous-titre, le véritable sujet de l'ouvrage reste toutefois la contribution de Keynes à la lutte de la Grande-Bretagne pour sa survie durant les années de guerre. Comme l'écrivit Lionel Robbins, qui dirigeait la section économique du Cabinet de guerre, à la veuve de Keynes, la danseuse Lydia Lopokova : «Maynard s'est sacrifié pour son pays aussi sûrement que s'il était mort sur le champ de bataille.» Keynes a combattu avec courage une maladie de cœur incurable diagnostiquée en 1937, pour devenir l'archi-

tecte de la stratégie économique britannique durant la guerre et de l'ordre financier instauré ensuite. Selon Skidelsky, «sa maladie n'a en rien entamé sa prodigieuse énergie, mais a pu affecter son jugement».

Un peu comme Walter Bagehot, surnommé au siècle précédent le «Chancelier de secours», Keynes a joué le rôle de conseiller à titre gracieux (car sans portefeuille) de trois Chanceliers de l'Échiquier entre 1940 et 1946 (Kingsley Wood, John Anderson et Hugh Dalton). À ce titre, il a élaboré les différents budgets de guerre en s'inspirant de sa monographie qui depuis a fait école, intitulée *Comment payer la guerre*. Concernant le financement de la guerre, sa théorie était que l'absorption du pouvoir d'achat par les impôts, les emprunts et l'épargne obligatoire, en parallèle à une affectation des ressources par l'État au moyen du système de

prix, est largement plus efficace et équitable que les contrôles, notamment sur les prix. En assumant ce rôle, Keynes serait ainsi devenu «le Churchill du financement de la guerre et de la planification financière après le conflit».

Fort étonnamment, en dépit de cette immense contribution, l'histoire en cinq volumes de la seconde guerre mondiale par Winston Churchill ne contient qu'une seule référence à Keynes, alors même que les deux hommes fréquentaient *The Other Club*, fondé par Churchill en 1919 et dont Keynes était devenu sociétaire en 1927. Cette omission ne reflétait nullement un manque d'estime, puisque Churchill avait vivement conseillé à John Anderson, nommé Lord Président du Conseil d'État, de prendre des avis auprès d'économistes tels que Keynes. En fait, pour Skidelsky, Churchill était simplement indifférent aux dimensions (et aux conséquences) économiques et financières de la guerre.

Contributions

Bien que Skidelsky considère son travail comme axé sur les «applications pratiques, et non sur la théorie» et «davantage consacré aux liens entre politique et économie que les biographies précédentes», il revient sur l'influence des principaux théorèmes keynésiens. Ainsi, la théorie de la préférence pour la liquidité, c'est-à-dire la demande excessive d'encaisse émanant des particuliers, a conduit Keynes à prôner l'abondance de monnaie et le contrôle des capitaux, et explique le rôle central de l'ajustement axé sur le pays créancier dans son plan d'union de compensation internationale. L'analyse détaillée de *La théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, qui débouche sur un nombre quasi illimité d'applications, constituait le cadre des programmes budgétaires qu'il a mis sur pied pour combattre l'inflation et la dépression économique. Son scepticisme quant à la sensibilité des flux d'échanges et de capitaux internationaux aux fluctuations des prix et des taux de change justifie sa préférence pour les régimes de change fixe. Si ses principales réalisations (le premier budget «keynésien» de Kingsley Wood en 1941, le livre blanc sur le plein emploi de mai 1944 et la création du Fonds monétaire international) sont en grande partie l'aboutissement du travail d'autrui, il s'est en revanche véritablement distingué par l'autorité et l'influence qu'il a conférées à des politiques qui sans cela n'auraient jamais été appliquées, ou l'auraient été moins assidûment. D'après Skidelsky, les accords de Bretton Woods de juillet 1944, qui ont débouché sur la création du FMI et de la Banque mondiale, «s'inspiraient davantage des idées de l'Américain Harry Dexter White [Sous-Secrétaire d'État au Trésor] que de Keynes, non parce qu'elles étaient techniquement meilleures, mais parce que le pouvoir était outre-atlantique». De même, si Keynes a échoué dans les né-

«Quel était le secret de la réussite et de l'influence de Keynes? Une combinaison rare de génie et de talent, de charisme et de créativité et un esprit fondamentalement ambidextre, axé sur la réflexion et sur les institutions, sur la stratégie et sur la tactique.»

gociations de prêt anglo-américaines de 1945, «ce n'était pas à cause de la faiblesse de ses arguments, mais de la faiblesse de ses armes politiques».

Quel était le secret de la réussite et de l'influence de Keynes? Une combinaison rare de génie et de talent, de charisme et de créativité et un esprit fondamentalement ambidextre, axé sur la réflexion et sur les institutions, sur la stratégie et sur la tactique. «Keynes avait beaucoup d'un fonctionnaire : pour lui, la théorie devait toujours servir à l'élaboration des politiques même si elle ne se cantonnait pas à cet impératif pratique.» Keynes le normatif était la fraternelle réplique de Keynes l'analyste. Mais le penseur et gourou politique se doublait aussi d'un formidable architecte des institutions, à l'origine de la State Bank of India en 1913, de l'International Clearing Union en 1941 ou de l'Arts Council britannique et du Cambridge Arts Theatre. Son sens aigu de la finance s'est révélé alors qu'il occupait les fonctions d'intendant au King's College (Cambridge) ou de président de la National Mutual Life Assurance Society.

Le génie solitaire

Comme tous les génies, Keynes était un solitaire, mais il était également un grand prêtre, conscient du rôle essentiel et du

soutien des «lévites», sans lesquels le génie pourrait rester stérile. De son propre aveu, «le régime monétaire et le régime d'investissement ont été en grande partie conçus non par Harry [White] mais par [Edward M.] Bernstein [Directeur adjoint des études monétaires au Trésor américain, puis premier Directeur des études au FMI]. C'est plutôt au second que revient la fierté de cette paternité.» Il ajoutait : «J'ai exploré tous les aspects économiques, Bernstein a fait de même, et nous sommes tous les deux convaincus que le fonctionnement du Fonds [monétaire international] repose sur des bases techniquement solides.» Interrogé sur la clause obligeant les pays membres à rembourser leurs tirages, Keynes avait déclaré : «C'est Bernstein qui l'a formulée, et c'est tout à fait juste.» En réponse à ces compliments, Bernstein avait modestement fait valoir qu'«il n'était que le lévite servant les prêtres dans leur saint office, que les idées venaient de White et qu'il s'était contenté de les parer d'atours économiques». Ce à quoi Keynes avait gracieusement répliqué : «Nous autres, prêtres, avons besoin des lévites comme les fleurs ont besoin des abeilles.»

C'est en réalité l'entente parfaite entre le lévite de Keynes (Sir Dennis Robertson, l'économiste de Cambridge) et le lévite de Harry White (Bernstein) qui a permis de surmonter nombre des obstacles techniques qui freinaient les négociations tortueuses préalables aux accords de Bretton Woods. D'après Skidelsky, Keynes estimait que Robertson «possédait seul la subtilité intellectuelle, la patience et la ténacité re-

quises pour saisir le moindre détail et en débattre tous les aspects avec Bernstein». Il n'empêche que les lecteurs seront peut-être étonnés de l'hommage de Skidelsky à Robertson, «l'économiste britannique le plus subtil de la première moitié du XX^e siècle», dans une biographie consacrée au plus grand économiste de ce même siècle. Mais d'autres lévites ont accompagné la carrière de Keynes, notamment la «bande de Cambridge», à laquelle il a soumis en premier son *Traité sur la monnaie* et sa *Théorie générale*, ou encore Richard Kahn, l'inventeur du multiplicateur, ou Erwin Rothbarth, qui a fourni le cadre statistique critique utilisé pour l'ouvrage *Comment payer la guerre*.

Points sensibles

Génie ne rimant pas forcément avec infailibilité, Skidelsky considère que le talon d'Achille de Keynes était son manque de sens politique. L'historien et intellectuel Noel Annan, devenu par la suite doyen du King's College, avait remarqué qu'il «ne s'intéressait jamais aux sources du pouvoir ni aux effets sur la société de la stratification sociale ou des mécanismes de contrôle social». De son côté, le philosophe d'Oxford Isaiah Berlin doutait que Keynes saisisse parfaitement la politique américaine malgré ses contacts permanents avec le chroniqueur réputé Walter Lippman, et se déclarait choqué par son «insouciance provocatrice». Quant à Harry Hopkins, conseiller spécial du Président Franklin Roosevelt, il ne voyait en lui qu'un Monsieur-Je-Sais-Tout. Keynes ne supportait pas le jargon juridique américain, qu'il avait coutume d'appeler le «cherokee», et James Meade — l'économiste de Cambridge nobélisé — estime que ses mauvaises manières ont gravement nui aux débats monétaires de l'époque. Skidelsky considère que Keynes n'était pas un négociateur sans reproche, mais qu'il était sans rival dans l'art du plaidoyer. L'extrême sensibilité politique qui caractérise *Les Conséquences de la paix* (1919) et *Une révision du traité* (1921) est visiblement absente de ses écrits et de ses activités durant la seconde guerre mondiale.

Keynes n'était pas non plus le collègue de travail rêvé. James Meade, employé à la section économique du Cabinet, se remémore les moments où «Keynes usait de tout son esprit, de sa pétulance, de sa grossièreté et de sa promptitude à verser dans la mauvaise foi ... jusqu'à le faire pleurer». Les sorties légendaires de Keynes n'épargnaient même pas les plus hauts fonctionnaires, puisqu'il avait qualifié de «débiles» les critiques formulées par Donald Ferguson, Secrétaire permanent pour l'agriculture et la pêche, à l'égard de son plan de stocks régulateurs de 1942. Pour autant, Keynes n'arrivait pas toujours à ses fins. À sa proposition de remplacer l'impôt sur le revenu par des cotisations à une caisse de sécurité sociale autonome, Richard Hopkins, Secrétaire permanent du Trésor britannique, avait opposé un cinglant : «Je ne me sens pas de taille à mettre en œuvre d'ici le 15 août [on était alors

«Une question taraudante demeure : quelles surprises ses travaux économiques encore inédits réserveront-ils à la postérité?»

le 21 juillet 1942] la refonte totale du système d'imposition directe suggérée par Lord Keynes».

Sur le plan intellectuel, Keynes présentait ce défaut, que Skidelsky passe sous silence : un certain dédain pour l'appareil universitaire et ses productions les plus en pointe. L'économiste et prix Nobel suédois Gunnar Myrdal déplorait que les travaux de Keynes, comme ceux de l'école de Cambridge, «péchassent quelque peu par la séduisante mais inutile originalité propre aux Anglo-Saxons». De l'aveu même de l'acolyte préféré de Keynes, l'économiste britannique Richard Kahn, il était regrettable que la *Théorie générale* ne se réfère pas à l'ouvrage de Myrdal intitulé *Monetary Equilibrium*. Considérant, comme Skidelsky le note, que «l'incertitude est pour Keynes la condition de toute vie humaine et qu'elle ramène à ses premiers travaux sur les probabilités», Kahn estimait que l'auteur de la *Théorie générale* aurait tiré un immense profit de la consultation des

écrits d'Erik Lindahl et de Myrdal sur les anticipations, de même qu'il aurait été bien inspiré de prendre en compte le «classique» de Frank Knight, *Risk, Uncertainty and Profit*, publié en 1921. Cette relative cécité a conduit Keynes à formuler d'ahurissantes conclusions, et notamment à s'opposer à l'industrialisation de l'Inde vers 1911 au motif que ce pays détenait un avantage comparatif statique sur le plan agricole, alors que la doctrine de l'avantage comparatif dynamique comme base du commerce et du développement internationaux avait été propagée bien plus tôt, par Alexander Hamilton aux États-Unis, en 1791, et par Friedrich List en Allemagne, en 1841.

L'héritage

Quel est donc l'héritage durable que Keynes nous a légué? Skidelsky pose la question mais n'y répond pas complètement dans la partie de son épilogue intitulée «Un homme pour toutes les saisons?» L'économiste distingué qu'est Sir Alec Cairncross voyait essentiellement dans Keynes «un homme dont on se souviendrait le plus longtemps pour ses idées et qui ne tenait jamais longtemps le même discours». Pour Sir Hubert Henderson, économiste conseiller au Trésor britannique et que l'on peut raisonnablement considérer comme le critique le plus pénétrant et persistant de Keynes, ses influences étaient trop variées pour être bien rendues par un seul ouvrage tel que la *Théorie générale*. Pour finir, Keynes lui apparaissait comme un opportuniste éclectique, qui avait un jour écrit au Premier Ministre Ramsay MacDonald : «La singularité de ma position réside peut-être dans le fait que je suis favorable à pratiquement toutes les solutions qui sont préconisées ici et là.»

Alors que l'héritage de Keynes est à rechercher dans l'ensemble de ses travaux scientifiques, Skidelsky se concentre trop exclusivement sur la *Théorie générale*. Premier économiste à concevoir l'économie comme un tout, Keynes peut

revendiquer l'invention de la macroéconomie moderne. Il a imaginé un nouveau système de pensée conforme à sa devise de toujours, selon laquelle «l'économie est une technique de réflexion ... et non un assemblage de conclusions toutes faites», comme il la formule dans son introduction à la série des *Cambridge Economic Handbooks*. Ses idées constituent encore la matrice la plus productive d'hypothèses vérifiables, le test ultime de la valeur scientifique. On doit à ce pionnier d'autres contributions moins connues, comme les concepts novateurs de «frange d'emprunteurs insatisfaits» et d'imperfections des marchés financiers. Décrits dans le *Traité sur la monnaie*, ils sont à l'origine de l'analyse moderne du rationnement du crédit, ainsi que de la théorie et de l'organisation des banques centrales, en particulier de leur rôle en faveur du développement (exposé dans *Finance et monnaie indiennes*). Qualifié à juste titre d'Einstein de la théorie économique par Teodoro D. Togati, Keynes a élaboré un nouveau paradigme définitoire, devenant ainsi, selon les termes de Skidelsky, «l'imprésario de sa propre révolution».

Keynes, qui ne se voyait pourtant pas en économiste du développement, a prononcé vers 1944 un discours devant la Marshall Society (dont l'auteur est reconnaissant à l'éminent économiste indien I.G. Patel de lui avoir communiqué le texte). Il a fait alors cette remarque très profonde sur l'économie du développement : «En dernière analyse, la prospérité économique ne dépend pas de l'excellence de quelques individus, mais de l'échelle à laquelle on peut produire des individus compétents dans toutes les professions.» En d'autres termes, la masse du capital humain qualifié est la clé du développement.

Dernier argument convaincant sur l'influence de Keynes, il est sans conteste l'économiste que l'on peut le plus citer et en même temps le plus controversé. Il y a toujours un «avant» et un «après Keynes», et l'interprétation de sa pensée est un exercice encore très pratiqué. L'adjectif «keynésien» fait partie du vocabulaire général, et Keynes a même inspiré le personnage peu flatteur de Barralby, «mi-aventurier, mi-châtelain et financier complètement amoral» qui apparaît dans *Island of Sheep*, un roman publié en 1936 par John Buchan. Cette caricature reflétait la vision des conservateurs torys moyens qui considéraient Keynes comme une intelligence supérieure mais une personnalité médiocre. Manifestement, la bénédiction qu'il a reçue de l'opinion publique est infiniment plus déterminante que l'évaluation la plus rigoureuse qui soit par des pairs. La célèbre exclamation «Nous sommes tous keynésiens maintenant» revient en effet à admettre que nous avons tous été instruits par Keynes. De son côté, Skidelsky, biographe à la fois minutieux et sans pudibonderie, nous montre Keynes sans fard, sous toutes ses facettes.



Anand Chandavarkar, fonctionnaire retraité du FMI, est l'auteur de *Keynes and India* (Macmillan, 1989). Les travaux qu'il a présentés en qualité d'intervenant invité au dixième séminaire sur Keynes intitulé «Keynes and the Role of the State», qui s'était tenu à l'université du Kent à Canterbury (Angleterre) en 1991, ont été réunis et publiés sous le même titre par Macmillan en 1993.

L'érudition impressionnante de l'ouvrage repose sur l'exploitation de presque toutes les sources d'information primaires disponibles, à l'exception notable des écrits inédits de E.M. Bernstein conservés à l'université de Caroline du Nord (Chapel Hill) et de la monographie de Stanley W. Black (1991), qui met en lumière le rôle crucial joué par Bernstein dans la conception du système de Bretton Woods.

Le phénomène Keynes restera unique, et Skidelsky l'a désormais enchaîné pour l'éternité dans un monument littéraire érigé à la mémoire d'«un héros couronné de succès, et non d'un héros tragique — un Ulysse plutôt qu'un Achille» (une épithète appropriée). À ce jour, un tiers seulement de ses écrits ont été publiés dans le recueil en 30 volumes intitulé *Collected Writings of John Maynard Keynes*. Les seuls écrits personnels publiés jusqu'ici sont les *Deux mémoires* — «Le Docteur Melchior» et «My Early Beliefs», ainsi que ses trois années de correspondance avec Lydia Lopokova avant leur mariage. Une question taraudante demeure : quelles surprises ses travaux économiques encore inédits réserveront-ils à la postérité? Comme Keynes l'avait dit, «l'inévitable n'arrive jamais, c'est toujours l'inattendu qui se produit». **F&D**

Le troisième et dernier volet de l'étude consacrée à Keynes par Lord Robert Skidelsky, John Maynard Keynes: Fighting for Britain, 1937–1946, est publié au Royaume-Uni par Macmillan, Londres (25 £). Une édition américaine sera publiée par Viking Press, New York.

Les deux premiers volumes, John Maynard Keynes: Hopes Betrayed, 1883–1920, et John Maynard Keynes: The Economist as Saviour, 1920–1937, sont publiés par Viking Press pour les États-Unis (24,95 \$ et 37,50 \$, respectivement), et par Macmillan pour le Royaume-Uni.

Bibliographie :

Stanley W. Black, 1991, *A Levite Among the Priests: Edward M. Bernstein and the Origins of the Bretton Woods System* (Boulder, Colorado: Westview Press).

Alec Cairncross, 1996, «Keynes the Man», *Economist*, April 20.

Susan Howson and Donald Moggridge, eds, 1990a, *The Wartime Diaries of Lionel Robbins and James Meade, 1943–45* (Basingstoke: Macmillan).

———, 1990b, *The Collected Papers of James Meade, Volume IV: The Cabinet Office Diary 1944–46* (London: Unwin Hyman).

Lord (Richard) Kahn, 1975, *On Re-reading Keynes* (London: published for the British Academy by Oxford University Press).

Lord Robert Skidelsky, 2000, «Ideas and the World», *Economist*, November 25.

Teodoro Dario Togati, 2001, «Keynes as the Einstein of Economic Theory», *History of Political Economy*, Vol. 33.